Document generated on 06/04/2025 2:50 p.m.

24 images

Retour à Bray

Robert Lévesque

Number 120, December 2004, January 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/747ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lévesque, R. (2004). Retour à Bray. *24 images*, (120), 51–51.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Retour à **Bray**

par Robert Lévesque

Coll. : Cinémathèque québécoise

Roger Van Hool et Bulle Ogier dans *Rendez-vous à Bray* d'André Delvaux.

Des scènes de films passent dans ma tête, ***L'aurore*** de Murnau, ***Au fil du temps*** de Wenders, ***L'année dernière à Marienbad*** de Resnais, ***Roma*** de Fellini, ***La mort d'Empédocle*** de Straub et Huillet, ***Le voyage des comédiens*** d'Angelopoulos, ***Suddenly Last Summer*** de Mankiewicz, elles reviennent, fixées, transformées, accoutumées, magnifiées...

S'ils défilent dans ma *cinémathèque mentale*, ces films-là, comme celui sur lequel on s'arrête : ***Rendez-vous à Bray*** d'André Delvaux, c'est pour des raisons diverses, l'évidence du génie, bien sûr, aussi les circonstances dans lesquelles je les ai vus, avec qui je les ai découverts, où (***Roma*** à Rome dans un cinéma semblable à celui du film), à quel âge, en quel état d'esprit; ce n'est pas toujours pour la *réussite* que je les adopte.

Marienbad, au-delà de son étrangeté glacée, est lié à la mère d'un ami qui le regarda avec nous un dimanche soir (du temps du *Ciné-club* de Radio-Canada), une maman obèse et lettrée qui m'impressionnait et que, des années durant, je n'arrivai jamais à voir autrement qu'en robe de chambre élimée et pantoufles dépareillées, madame Amiot imitant Delphine Seyrig...

Au souvenir d'***Empédocle***, un chien. Je sors de projection, petite salle à Berlin durant le Festival, et dans le hall Jean-Marie Straub me regarde avec insolence, tenant en laisse un berger allemand... Le ***Suddenly*** de Mankiewicz, j'avais 18 ans, j'allai le voir cinq fois dans un cinéma de Rimouski qu'on appelait « l'Audito », l'envoûtement, les yeux fiévreux de Monty Clift...

Les films *à soi*, qui ne nous quitteront pas, chefs-d'œuvre ou pas, vieillissent bien dans le souvenir, il peut être risqué de les revoir. Ma *cinéphilie intérieure* est plus impressionniste qu'encyclopédique. Si je pense à ***L'aurore***, c'est toujours le travelling en tram où le paysage change lentement, banlieue, faubourgs, grande ville. C'est l'*émotion* de ce *mouvement* qui revient, intacte, intense, intemporelle.

Donc – en vertu de ce principe – manque de pot, je n'aurais pas dû revoir ***Rendez-vous à Bray***, ce film *atmosphérique* et si *énigmatique* en son enjeu central indicible qu'avec le temps il m'était devenu mythique, récurrent dans mon cinéma mental, comme ***Un homme qui dort*** de Queysanne et Perec; films immobiles et mélancoliques...

Le charme de ce film tout de silence et d'ombres où Delvaux adapta une nouvelle de Julien Gracq (« le roi Cophetua », dans *La presqu'île*, José Corti, 1970) en a séduit plus d'un, mais il n'a pas *rejoué* pour moi, je suis demeuré perplexe devant la beauté nocturne et lourde du *bel objet*, réalisant que le cinéaste, en créant des flash-back pour tenter d'*expliquer* l'énigme gracquienne (pourquoi l'invitant n'est pas au rendez-vous fixé à l'invité, et que représente cette domestique solitaire et grave qui l'accueille), a rétréci le mystère d'une écriture spectrale.

À la sortie du film, en 1971, je n'avais pas lu la nouvelle de Gracq, aujourd'hui j'en compte plusieurs lectures envoûtantes. Gracq est un prosateur rare sachant inspirer au lecteur un climat particulier que seule la musique communique; dans les pages du *Roi Cophetua* on baigne dans un brouillard mouillé dont on ne trouve l'équivalent que dans les études pour piano de Debussy ou de Brahms.

Delvaux a mal saisi l'*essentiel* (secret) de la nouvelle de Gracq, on n'a pas à savoir *exactement pourquoi* Jacques Nueil n'est pas au rendez-vous qu'il a donné à son ami Julien Eschenbach (on est en 1917, Nueil est au front, il a une permission, lui a-t-il dit dans sa lettre) dans sa maison de Bray où une servante s'offrira silencieusement à lui la nuit venue. C'est dans l'insaisissable que se situe l'enjeu. « Je commençai même à douter d'y être vraiment attendu », « Je parvenais mal à croire que quelqu'un, à cette heure, pût rentrer ici chez lui » : Julien attend, l'attente sera au cœur de ce rendez-vous.

Malgré la qualité du travail de Delvaux et du directeur photo Ghislain Cloquet dans l'univers fantas(ma)tique, malgré l'aura d'Anna Karina et la finesse de Mathieu Carrière, je n'ai pas retrouvé la force de suggestion de Gracq lorsqu'il décrit la servante avançant vers Julien avec un flambeau à deux bougeoirs : « la masse lourde, presque orageuse, des cheveux noirs se perdait dans l'ombre élargie qui se plaquait sur le mur ». Dans la nouvelle, ce sont les ombres qui jouent les rôles principaux et pour ainsi dire jamais Julien, le narrateur, ne verra le visage de la femme avec qui il va passer la nuit... Le film, où l'on voit trop Karina, reste donc en-deçà de la nouvelle.

Gracq, dans ce récit eidétique, installait une symbolique proche du surréalisme : que l'imaginaire se réalise, qu'il devienne du réel, que s'accomplisse ce que le tableau de la salle à manger que regarde Julien (*Le roi Cophetua amoureux d'une servante*, où celle-ci apparaît à la fois soumise et souveraine) demande, ordonne, l'*essence* précédant l'*existence* et se glissant dans une silencieuse *attraction* si vive qu'elle fera *surgir* – là, enfin – l'appel à l'absolu du désir, c'est-à-dire à la mort, qu'accompagne la canonnade qui, au loin, perce la nuit de Bray...

Artaud a dit dans *Sorcellerie et cinéma* : « Le cinéma se rapprochera de plus en plus du fantastique, ce fantastique dont on s'aperçoit toujours plus qu'il est en réalité tout le réel ».

Rendez-vous à Bray, le 18 décembre 2004 à la Cinémathèque québécoise, séance de 17 h.